QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LES DERNIERES SEANCES

DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Les derniers debats du parlement d'Angleterre doivent fixer actuellement les regards de l'Europe. Une faction avide d'honneurs et d'argent, se dispose à renverser l'administration qui a fait la paix, parce qu'elle espère de trouver dans la guerre quelques chances favorables à son ambition. Si elle n'étoit composée que d'hommes turbulens et vains comme MM. *Windam*, *Temple* et *Grenville*, l'inconséquence de leurs discours serviroit de contre-poison à leurs projets; mais le parti qu'ils servent, a des hommes plus mesurés et plus dangereux : l'intérêt de l'Europe est souvent dans leurs discours, celui de l'Angleterre embellit toutes leurs phrases, et la nation Britannique, abusée par ces charlatans politiques, ne verra bientôt plus sa gloire et sa sûreté que dans une guerre, qui seroit égalemeut fatale et à sa sûreté et à sa gloire.

Plaçons-nous un moment au-dessus de l'Europe,

A

impassible entre les préjugés des partis et l'ambition des peuples, et jugeons les prétendus griefs de l'Angleterre. L'*opposition* en a trois ou quatre, qu'elle répète sans cesse, et qui servent comme de protocole à tous ses orateurs : l'*étendue* ou *le pouvoir de la France*, son *intervention en Suisse et en Allemagne* et *la destruction de l'équilibre politique*.....

J'ai déjà eu occasion de répondre ailleurs à une partie de ces allégations : la médiation de la France en Suisse est jugée en Europe par ses résultats : elle a épargné le sang humain, elle lui a sauvé une guerre nouvelle, qui eût pû l'embrâser encore et rallumer un grand incendie. Cette médiation d'ailleurs étoit un devoir de la part de la France, qui s'étoit engagée per un traité formel à maintenir l'indépendance et le gouvernement de l'Helvétie. Mais écoutons sur cette question là même, un de nos publicistes les plus éclairés, et qu'on n'accusera pas de partialité contre l'Angletere :

» Une politique perfide, dit M. de Bonald, essayeroit peut-être de rendre à la Suisse son olygarchie, « pour lui faire mieux sentir la nécessité d'un pouvoir « concentré, mais l'humanité défend de le tenter : « elle prescrit à la France de sauver la Suisse d'elle-« même et des haines affreuses que des évènemens

« récens y ont allumées entre citoyens et cantons,
« et de lui donner la paix domestique, en dédommagement de la guerre étrangère qu'elle lui avoit « apportée..... »

Les mêmes raisons s'appliquent à l'Allemagne où la paix de l'Europe appeloit l'intervention de la France et de la Russie, pour en régler les indemnités. Leur médiation a été adoptée et reconnue par toutes les puissances du continent et par l'Angleterre elle-même. Elle ne peut pas plus se plaindre de l'une que de l'autre, qui, toutes deux également intéressées, y ont exercé une influence égale. Les déclamations injurieuses des orateurs Anglais, s'adressent donc aussi bien à l'empereur des Russies qu'au premier Consul de France.

Mais abordons enfin le grand reproche contre l'*extention* de notre territoire, contre le *pouvoir excessif* de la république ; comme c'est ici la véritable source de la gloire de la France et de la jalousie de l'Angleterre, c'est aussi le motif secret de la haine qu'on porte à son premier magistrat, et puisqu'il est vrai que Bonaparte soit l'auteur de la grandeur de l'état et de la considération politique dont la république jouit dans le monde, examinons donc la valeur des griefs qu'on allègue contre lui :

Cette prépondérance de la France n'est que le

développement et la suite nécessaire des succès qn'elle a obtenus dans la guerre, et des avantages qu'on lui a cédés par la paix. Elle n'a fait que se mettre en équilibre (1) avec les grands pouvoirs de l'Europe. Car la balance politique n'est plus ce qu'elle étoit après le traité de Westphalie : le partage de la Pologue, l'accroissement successif de quelques autres puissanees, et sur-tout le despotisme commercial et maritime de l'Angleterre,

(1) Si l'on faisoit un tableau des acquisitions progressives, faites par les grandes puissances de l'Europe, depuis le traité de Westphalie, et qu'on comparât, une carte géographique à la main, les avantages qu'elles ont tirés de la guerre dernière, il seroit facile de prouver que la Francee est celle qui en a le moins profité où du moins que dans les partages, sa portion n'a pas été en raison de ses victoires.

La Russie, déja si disproportionnée avec les autres sociétés Européennes, s'est accrue du partage de la Pologne, et de toute la Géorgie: « Placée sur les confins de l'Europe et de de l'Asie, elle pèse à la fois « sur toutes les deux, et depuis les Romains, aucune puissance n'a « montré une plus grande force d'expansion » (*législation primitive*, T. III....).

L'Autriche, par l'échange des Pays-Bas, dont l'administration étoit ruineuse pour elle, contre les états Vénitiens, et par l'acquisition de la Dalmatie, s'est concentrée davantage : elle est devenue plus compacte et plus forte, et elle n'a peut-être besoin que de quelques années de repos, après une guerre si malheureuse, pour connoitre toute sa puissance.

Quand à l'Angleterre, elle a tellement rompu tout équilibre de pouvoir et de richesses, par l'accroissement prodigieux de sa marine, et par ses acquisitions anciennes et ses spoliations récente dans l'Inde, qu'on ne peut plus la mettre en paralèlle avec aucune puissance des temps anciens ou des temps modernes.

avoient dès long-temps rompu l'équilibre. L'Europe est partagée aujourd'hui entre trois ou quatre grandes puissances, et la France n'a en effet gagné, par dix ans de malheurs, de sacrifices et de victoires que le droit d'être comptée parmi ces puissances prépondérantes. En reprenant des limites marquées par la nature, la France s'est mise plus à couvert d'une invasion, sans être plus en état d'envahir. Car une nation, parvenue au terme marqué à ses progrès, s'y fixe, sur-tout lorsqu'il est détermiué par ses limites naturelles; elle cesse d'être dangereuse pour les autres nations, parce qu'elle cesse d'être inquiète; elle n'a plus à attaquer, parce qu'elle n'a plus à acquerir: et si, dans cet état de choses, elle se trouve encore forcée, par les intrigues de *quelques cabinets brouillons*, à recourir aux armes, ce n'est plus que pour châtier les perturbateurs du monde et pour venger l'humanité..... Il ne reste désormais à la France qu'un seul genre de gloire à acquérir, celle de conserver en Europe la paix qu'elle lui a donnée, et elle ne sauroit avoir trop de *prépondérance* pour la maintenir.

Les orateurs anglais se plaignent que la France a rompu tout équilibre politiqne! mais est-ce bien sérieusement que l'Angleterre feroit ce reproche, elle que l'Europe entière accusoit en 1792, d'a-

voir suscité la révolution de France, pour profiter de ses dépouilles, et qui s'est trouvée convaincue de ce crime, quand on a vu les affreux résultats qu'elle en avoit tirés. En effet, après en avoir prôné les principes, elle a déclaré la guerre à son gouvernement, elle a recueilli ses princes fugitifs; et tandis qu'elle les retenoit dans une inaction avilissante, elle arboroit ses léopards sur les murs de Toulon, et méditoit la conquête de la Flandre, etc. ect. Avant cette révolution, elle avoit trois puissances rivales de son commerce et de sa marine : la France, l'Espagne et la Hollande; la fortune ou la trahison ont remis toutes leurs forces dans ses mains; tous les vaisseaux de l'Europe, réunis ensemble, ne pourroient aujourd'hui disputer la liberté des mers à la marine Brittannique, et leurs pavillons humiliés, baissent sous son trident despotique. Voilà sans doute dans quel sens on peut dire que l'équilibre de l'Europe est rompu! L'Angleterre porte un œil envieux sur les manufactures et les richesses étrangères; elle prétend au droit exclusif de surveiller leur exportation; les nations ne peuvent commercer entr'elles que sous cette honteuse surveillance; et tandis que les rois de l'Europe s'agitent sur un petit coin de terre pour servir l'ambition de l'Angleterre, il semble que les trois autres parts du monde n'exis-

tent que pour être exploitées par une compagnie de marchands ! la Grande Bretagne veut faire accroire aux puissances européennes qu'elle songe à leurs intérêts, lorsqu'elle n'est occupée que des siens. Elle craint sans doute que, revenus à des sentimens plus humains, plus philosophiques et plus religieux, et détrompés sur ses intentions secrètes, les gouvernemens ne songent enfin à profiter des richesses de leur sol, à perfectionner l'industrie de leurs peuples, à préparer l'indépendance de leur marine et à partager librement le commerce des nations et l'empire des mers.

Quand on lit les journaux de Londres et les discours des orateurs du parlement, on est étonné de voir combien ces prétendus publicistes, si vantés, sont restés loin des idées et des progrès de la diplomatie Européenne : ils parlent encore de *pacte de famille, d'alliance avec l'Autriche* et de *confédération du Nord*, comme ils en parloient il y a un siècle; ils se placent au centre des mouvemens politiques, comme puissance nécessaire. lorsque le nouveau systéme du monde les a relégués dans un coin de son orbite et menace de les en chasser tout-à-fait, comme *piece inutile* ou du moins *incohérente* avec la machine de l'univers; ils ne connoissent ni la révolution Française ni les résultats du 18 Brumaire. Essayons

de les tirer de l'étrange ignorance où ils semblent être de ce qui s'est passé en Europe depuis trois ans, et de leur dévoiler quelques unes des maximes qui dirigent aujourd'hui les cabinets de l'Europe.

La première vérité qui est aujourd'hui soumise à la méditation de tous les gouvernemens, est que « l'Angleterre est, par sa nature même, en « système habituel de guerre et d'opposition avec « tous les peuples du monde. Cet état tient à sa « position insulaire, au caractère de son peuple « et à sa constitution, qui donne à sa politique un « caractère inquiet et agresseur, et qui la place « constamment dans le système d'accroissement et « jamais dans celui du repos et de la stabilité. — « Un état continental a des bornes au-dela desquelles « il ne peut, sans danger pour lui même, porter « de grandes armées trop loin de ses frontières; « mais une nation uniquement maritime n'a de « bornes que celles de l'univers, parce qu'elle peut, « avec ses flottes nombreuses, promener ses forces « dans le monde entier, avec moins de dépenses et « de perte d'hommes que le chef d'un vaste pays « continental ne peut porter des troupes d'une « extrémité de ses états à l'autre; et certainement « les Anglais, ont parcouru avec leurs flottes, de « plus grands trajets qu'Alexandre avec ses armées « et ont fait peut-être autant de conquêtes.... ».

Une seconde vérité reconnue par tous les hommes d'état, c'est « qu'il y aura bien moins d'al-
« liances entre l'Angleterre et l'Autriche, depuis
« qu'il n'existe plus de motifs de rivalités entre
« l'Autriche et la France. Or, toutes les causes
« de discorde entre ces deux rivales se sont éteintes
« par les traités de Campo-Formio et de Luné-
« ville. Séparées désormais par le Rhin, au-delà
« duquel elles ne feront plus d'établissemens, ces
« deux puissances reviendront à cette bonne in-
« telligence, qui existe naturellement entre deux
« états, dont les intérêts ne sont pas opposés et
« dont les principes constitutifs sont les mêmes,
« tels que des voisins, unis par la sympatie de
« leur caractère et qui ne sont pas divisés par des
« discussions de propriétés..... ».

Une troisième vérité, qui parut d'abord un paradoxe à quelques hommes superficiels, accoutumés à ne prendre pour guide qu'une *politiqne routinière*, mais qui est regardée maintenant comme une maxime fondamentale et dogmatique; c'est que l'accroissement et la prépondérance de la France, loin d'être un objet d'inquiétude et de jalousie pour les autres grandes puissances, est au contraire devenue nécessaire pour maintenir l'équilibre du système politique qui vient de commencer. Car « il étoit nécessaire, pour le main-

« tien de la balance de l'Europe que l'état le plus « fort par les avantages de sa position, par la « juste proportion de ses parties et leur parfaite « correspondance, achevât de se constituer au « midi, à l'instant que l'empire le plus puissant « par son étendue, fort à la fois de sa civilisation « récente et de son ancienne barbarie, je veux dire « la Russie, commençoit a s'ébranler du Nord et « à peser sur l'Europe ».

Les orateurs du parlement n'ont qu'à voir la place que peut occuper l'Angleterre dans ce balancement de forces entre le Nord et le Midi, formé par la nature elle-même, et juger ce qu'ils gagneroient à rallumer le flambeau de la guerre. Il est vrai que M. Sidney Smith ne compte pas du tout sur la durée d'un pareil ordre de choses, et déja il veut bien effrayer l'Europe sur l'instabilité du gouvernement Français : il raconte complaisamment que, durant son séjour au temple à Paris, il a vu deux révolutions ; il dit que chaque parti, qui triomphe, doit une pièce nouvelle au peuple, et demande si, dans le cas de *l'assassinat de Bonaparte*, on ne donneroit pas la *résurrection de Tipoo, le siège de Constantinople*, ou plutôt sa pièce favorite : *la descente en Angleterre*..... D'abord on remarquera l'indécence de cette ironie dans la bouche d'un membre du par-

lement ! On pardonneroit a peine aux sauvages de l'Afrique de *speculer* publiquement dans leurs assemblées sur l'assassinat du chef d'une peuplade ennemie. Mais cette plaisanterie, qui ne seroit qu'atroce dans la bouche d'un autre, est une bassesse dans celle de M. Sidney Smith a l'égard du premier consul : M. Sidney Smith est plus honoré, plus célèbre par les égards, que lui a rendus ce grand homme, que par les petites victoires et les exploits particuliers dont il peut se targuer. M. Sidney Smith étoit perdu dans un coin, lorsque Bonaparte occupoit toutes les bouches de la renommée. L'argument d'ailleurs est digne de l'inconvenance du ton. Car de tous les gouvernemens qui se sont succédés en France, il n'en est aucun qui ait rompu un traité de paix fait par ses prédécesseurs. Ainsi M. Sidney Smith a gratuitement fait preuve d'ingratitude et de mensonge.

Mais jamais la France n'a présenté plus d'union dans ses parties, plus de force dans ses moyens et plus de stabilité dans son gouvernement. A l'extérieur elle s'est rattachée à l'intérêt moral et politique des autres puissances ; à l'intérieur elle a repris tous les liens sociaux et religieux ; à la *confusion* des pouvoirs qui détruisent, a succédé *l'unité* du pouvoir qui rétablit ou qui conserve ; tous les partis se sont successivement unis et fondus

dans celui du gouvernement. L'étranger qui ne peut croire cet étonnant résultat d'une administration de trois ans, retourne confondu de surprise et d'admiration.

C'est donc en vain que l'Angleterre ou plutôt sa *faction guerriere*, s'agite pour rallumer la discorde. Quels ressorts feroit elle désormais jouer en France ? Et quel nouveau brandon jetteroit-elle en Europe ? Plaidera-t-elle la cause des Bourbons ? Ils ont successivement perdu tous leurs partisans : la rentrée des émigrés et le rétablissement du culte catholique ont détruit leurs dernières espérances.

Loin de nous la pensée d'insulter ici à des malheureux, d'autant plus dignes de ménagemens à nos yeux, qu'ils sont déchus de tout espoir, et qu'ils ont perdu toute considération politique ! Mais il importe de révéler à nos ennemis une vérité qui paroît avoir été sentie par tous les partis en France :

Les Bourbons n'ont rien osé pour une couronne, lorsque toute l'Europe étoit ou du moins sembloit armée pour leur querelle ; ils n'ont jamais occupé la Renommée de leurs exploits ou de leurs tentatives dans cette lutte fameuse où tant de noms sont sortis de l'obscurité ; leur existence est presqu'ignorée ; l'Europe les connoît moins que les

généraux Français du second ordre ; dans le siècle de la gloire et des réputations, chez un peuple où l'honneur militaire a tant d'empire, l'oubli est le dernier opprobre ; et les Français ne veulent point être gouvernés par des hommes *oubliés* !

Mais ce n'est plus ni la cause des Bourbons, ni celle de la *religion* ou de l'*ordre social*, que l'Angleterre plaide aujourd'hui. Le masque est tombé : c'est son ambition et sa cupidité qu'elle veut satisfaire, c'est le desir de ressaisir une domination qui lui échappe, et la rage de ne pouvoir imposer le tribut de ses manufactures à l'Univers.

La plainte sur laquelle M. Windham insistoit le plus au parlement, pour prouver la nécessité d'une rupture, étoit de ce que la France s'oppose à l'importation des marchandises étrangères ; comme s'il n'étoit pas permis à un propriétaire d'empêcher d'acheter du bois pour sa consommation, lorsqu'il en a suffisamment sur ses domaines. Mais M. Fox a lui-même fait sentir l'absurdité de cette allégation.

Au reste toutes les raisons semblent bonnes à ceux qui veulent entraîner l'Angleterre dans une guerre nouvelle. Ils ne s'embarrassent pas de l'issue qu'elle peut avoir ; ils ne calculent pas que l'Europe est désabusée sur leurs motifs secrets ; qu'elle est à la veille de réclamer elle même la li-

berté des mers et l'honneur de ses pavillons ; ils ne disent pas que le premier coup de canon va fermer la moitié des ports Européens à leurs vaisseaux, accumuler leurs marchandises, quadrupler les dépenses, et accélérer la banqueroute. Ils ne disent pas que dans cette lutte, la France n'a rien à craindre pour sa puissance continentale, et qu'elle peut, par un coup audacieux et soudain, renverser en un jour cette puissance qui prétend donner une législation maritime à l'Univers ; ils ne calculent pas que l'Irlande, souffrant à regret les horreurs du despotisme sous les drapeaux de l'*union*, peut soulever ses fers, qu'elle auroit plus de confiance, et devroit mieux compter sur un allié plus énergique, que la même religion uniroit encore plus étroitement à sa défense.

Voilà quels sont les dangers probables de la guerre pour l'Angleterre ! Les succès qu'elle peut espérer, lui seroient plus inutiles, sont plus incertains et lui deviendroient bientôt funestes. Car quelques isles de plus ajouteroient peu à la prépondérance de sa marine sur les mers et de son commerce dans les comptoirs : mais ses premiers succès passés, cette monarchie universelle, en ajoutant au scandale, armeroit enfin l'Europe. Que deviendroit-elle, si le Nord lui refusoit tout à coup ses cordages, ses fers et ses bois de construction, s'il

refusoit ses denrées coloniales; si la Russie ouvroit un commerce avec la Perse, et s'acheminoit un jour à la conquête de l'Inde ?

Ainsi l'Angleterre a tout à craindre par les revers, et même par les succès de la guerre qu'on veut rallumer. Elle a tout à gagner par un esprit de paix et de modération. C'est à l'industrie naturelle de ses habitans à maintenir la supériorité de ses manufactures, à leur patriotisme à soutenir leurs forces navales, mais la modération seule de son gouvernement peut faire oublier ses injustices passées, et supporter le despotisme universel de sa marine.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
rue Croix des Petits - Champs, N°. 33.

Se vend à Paris,
chez les Marchands de Nouveautés.

LE
CRI DES AFRICAINS,
CONTRE LES
EUROPÉENS.